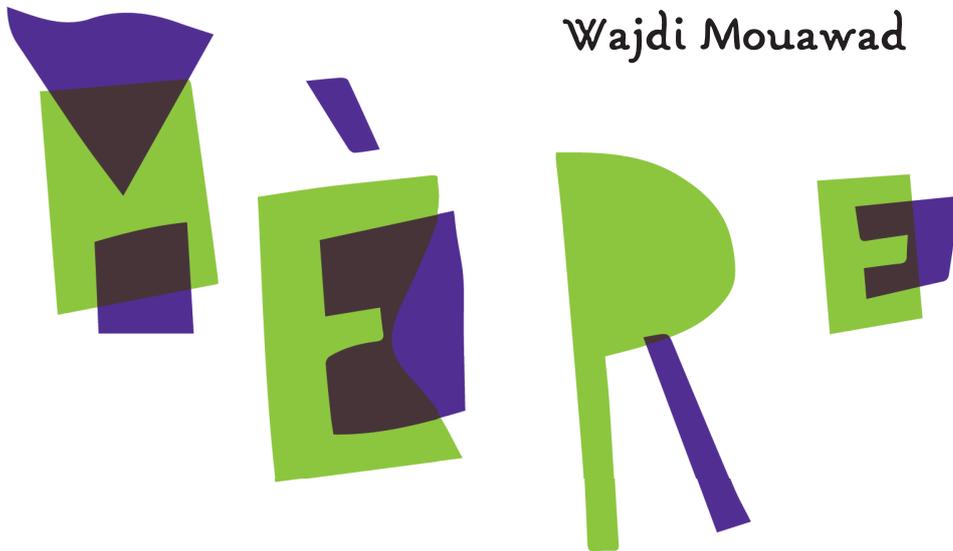


Dossier de presse

texte et mise en scène
Wajdi Mouawad



10 mai – 4 juin 2023



Contacts presse

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil
01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Mère

du 10 mai au 4 juin 2023 au Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30, le dimanche à 15h30

spectacle en français et en libanais surtitré

durée 2h10

texte et mise en scène **Wajdi Mouawad**

distribution

avec

Odette Makhoulf Nayla

Wajdi Mouawad Wajdi adulte

Christine Ockrent elle-même

Aïda Sabra Jacqueline

en alternance **Dany Aridi, Elie Bou Saba, Loucas Ibrahim** Wajdi enfant

et les voix de

Valérie Nègre dans le documentaire animalier

Philippe Rochot lui-même

Yuriy Zavalnyouk le frère

assistanat à la mise en scène à la création **Valérie Nègre**

en alternance avec **Cyril Anrep**

dramaturgie **Charlotte Farcet**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumières **Éric Champoux**

costumes **Emmanuelle Thomas**

coiffures **Cécile Kretschmar**

son **Michel Maurer** et **Bernard Valléry**

musiques **Bertrand Cantat** en collaboration avec **Bernard Valléry**

traduction du texte en libanais **Odette Makhoulf** et **Aïda Sabra**

suites de texte et surtitrage **Sarah Mahfouz**

construction du décor par **l'atelier de La Colline**

alternance du rôle de Wajdi enfant

Loucas Ibrahim les 10, 13, 18, 21, 23, 26, 31 mai et 3 juin

Dany Aridi les 11, 14, 16, 19, 24, 27 mai et les 1^{er} et 4 juin

Eli Bou Saba les 12, 17, 20, 25, 28, 30 mai et 2 juin

production

La Colline – théâtre national

Mère a été créé à La Colline le 19 novembre 2021.

édition

Mère est paru aux éditions Actes Sud / Leméac dans une édition augmentée.

Le texte sera disponible en septembre dans la collection « Papiers ».

Les photographies de Beyrouth, signées Gabriele Basilico, sont extraites de la série *Beirut*, 1991.

Les images d'archives de Sabra et Chatila proviennent du journal télévisé d'Antenne 2 du 18 septembre 1982 et du film documentaire d'animation *Valse avec Bachir* réalisé par Ari Folman.

Les « hommes volants » ont été dessinés par Jean-Michel Folon pour les génériques d'ouverture et de fermeture des programmes d'Antenne 2 de 1975 à 1983 sur une musique de Michel Colombier.

Remerciements à Mario Abi Fram, Lucas Aouad, Roula Badaoui, Büke Erkoç, Jérôme Kircher, Nayla Mouawad et Yuriy Zavalnyouk. Remerciements particuliers aux studios Ferber et à Philippe Rochot.

Odette Makhoulf et Aïda Sabra sont représentées par Station Beirut en qualité d'agent.

Audiodescription

La représentation du **mardi 23 mai à 19h30** est proposée en audiodescription – diffusée en direct par casque – accompagnée d'un programme en braille et en caractères agrandis et précédée d'une visite tactile du décor, 1h30 avant le spectacle.

Réalisation par l'association Souffleurs de Sens

Renseignements et réservations :

Simon Fesselier – s.fesselier@colline.fr - 01 44 62 52 27

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 13h30 à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 15 € la place

- sans carte

plein tarif 30 € / moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €

plus de 65 ans 25 €

La goudronneuse de l'exil

À partir d'éléments autobiographiques, Wajdi Mouawad déploie une fiction dans laquelle le regard d'un enfant de dix ans observe le croisement de l'histoire d'une famille en exil à la grande Histoire. Fuyant la guerre civile libanaise, une mère et ses trois enfants trouvent refuge à Paris, tandis que le père est resté au pays pour poursuivre ses activités professionnelles. Cinq années d'attente et d'inquiétude, pendant lesquelles tous espèrent la fin de la guerre pour retrouver leur vie d'avant. Le dernier des enfants assiste, sans pouvoir exprimer, agir ou même sans en prendre véritablement conscience, au rouleau compresseur de l'histoire écrasant la personne qui lui est la plus chère, sa mère. Il ignore alors que ces événements le marqueront à jamais, du souvenir qu'il porte de sa mère jusqu'à faire de cette histoire un spectacle.



Dérive

Après *Seuls* et *Sœurs*, vous poursuivez votre cycle *Domestique* avec un opus nourri plus encore d'éléments autobiographiques ; reconstituant l'appartement parisien de votre enfance, plongeant dans des archives et vos souvenirs. Comment ce chemin s'est-il imposé ?

Wajdi Mouawad — Le cycle *Domestique* se compose des cinq membres de ma famille : le père, la mère, la sœur, le frère et moi. Or, si tous ont effectué en substance le même parcours — un départ du Liban pour la France puis le Québec —, aucun ne raconte les mêmes souvenirs de la même manière. Le récit en devient tellement chaotique, polyphonique devrais-je dire, que j'ai eu envie de raconter les points de vue de chacun ; non pour les opposer mais au contraire les exposer, sans qu'ils n'aient à rencontrer de contradiction. À l'instar de *Seuls* et *Sœurs*, je voulais coller à la réalité en partant cette fois de ma mère. Mais c'était oublier une autre réalité qui est celle du théâtre, qui fait dériver doucement le récit vers la fiction alors même qu'on est convaincu de rester dans la biographie. J'ai d'abord voulu par exemple recréer l'atmosphère du véritable appartement, celui-ci ayant cristallisé dans ma mémoire toutes mes sensations d'alors. Débarquer d'un pays du bout du monde pour habiter dans le 15^e arrondissement un immeuble de style haussmannien avec concierge, ascenseur et moquette avec bosses, alors que j'avais passé toute mon enfance dans une forêt peuplée d'animaux, a pour moi été une expérience lunaire. Mais reproduire cet univers trop réaliste annihilait toute possibilité de poésie. Nous avons donc simplifié et abstrait pour créer du vide et ouvrir l'écriture.

Mère est en quelque sorte le fruit de deux notions qui me sont chères : la dérive et l'accumulation. Au mot « dérive », dans le dictionnaire, on trouve cette définition : variation lente d'une grandeur. Au-delà du fait d'être fasciné par la présence d'une phrase aussi poétique dans le dictionnaire, j'ai d'abord interprété le mot « grandeur » comme « beauté », avant de réaliser qu'il s'agissait d'une mesure. Variation d'une mesure. Ce n'est pas sans lien avec cette image que j'aime bien, celle du « sac à dos » : chacun de nous en porte un, vide au début ; mais chaque jour, des événements, des personnes, la vie, ajoutent des petits cailloux si imperceptiblement qu'on ne sent jamais le poids s'additionner ! Les années passant, on ne sait plus pourquoi on se sent mal, n'ayant même plus conscience de la présence du sac. Le jour où un événement immense survient, — la personne dont vous êtes secrètement amoureux vous déclare son amour — le poids du sac s'évapore en un instant et vous ressentez une légèreté inédite. Mais quand cette histoire d'amour s'achève, tout le poids du sac soudainement écrase vos épaules. Alors on s'interroge sur son existence, et sur son contenu. On découvre les cailloux, et on tente de se souvenir de l'histoire liée à chacun d'eux. *Mère* est aussi cette tentative.

Mère est le premier des opus de *Domestique* à être titré au singulier, quelle en est la raison ?

W.M. — Parce qu'on n'a qu'une seule mère. Pourtant derrière ce singulier se cache un pluriel. Tous les Libanais ont deux mères. La seconde, qui les a mis au monde autant que leur propre mère, est la guerre. Je n'échappe pas à cela. Être l'enfant de ces deux mères est une prise de conscience tout à fait réelle. Mes parents sont les premiers alphabétisés d'une lignée de montagnards, qui ne pouvaient que survivre dans les montagnes chrétiennes enclavées de l'Empire ottoman, le fossé me séparant de mon grand-père est semblable à un écart de plusieurs siècles... Il ne s'agit même plus de dérive, mais d'un tout autre destin !

Si j'étais resté au Liban, j'aurais été quelqu'un de complètement différent, sans doute eu d'autres enfants que les miens. C'est vertigineusement troublant de se dire que ces êtres-là existent grâce à un événement aussi épouvantable que la guerre ! De la même manière, je n'aurais probablement jamais fait de théâtre : c'est donc une guerre de 400 000 morts, sans compter les disparus et les conséquences irréparables à venir, qui m'a sauvé ! Un prix chèrement payé, non ?

Cela pour dire que des événements aussi singuliers et majeurs que changer de pays, de langue, d'amis, événements subis par l'enfant que j'étais, ne sont certes pas de mon fait mais font ma vie. Parvenir à assumer ce vécu est un chemin.

Convoquer votre enfance nécessitait de jouer en libanais or vous n'écrivez pas en arabe. Comment s'est déroulé le processus de création ?

W.M. – Pour *Tous des oiseaux*, j'ai écrit un texte en français ensuite traduit en quatre autres langues, ce qui m'a vraiment donné l'impression d'un déplacement vers un lieu inhabituel, une langue autre. À l'inverse, avec *Mère*, j'ai eu la sensation phénoménale d'être « détraduit », comme si l'on faisait apparaître la véritable écriture. Jusqu'à ce spectacle, j'avais toujours travaillé avec des acteurs qui m'étaient étrangers, qui ne parlaient pas ma langue. Quels que soient les spectacles et l'exceptionnelle qualité des acteurs avec qui j'ai collaboré, le travail que j'ai eu à produire pour les amener au rythme, à la vitesse et au cri qui sont ceux de mon écriture, a été titanesque. Mais ici les deux comédiennes libanaises attrapent le rythme de ce que j'écris sans effort et sans avoir besoin d'être convaincues, tout simplement car elles le connaissent ! Entendant pour la première fois au plateau les mots comme je les pense est ce qui m'a fait réaliser que j'ai toujours écrit en arabe. Comme si on avait enlevé le vernis de français qui voilait la langue aujourd'hui révélée. Pour autant, je comprends dans le même temps que le libanais n'est pas capable de prendre en charge une certaine forme de poésie, de lyrisme qu'il m'importe d'incorporer à l'écriture. Par exemple le monologue final de *Tous des oiseaux* me semble impossible à traduire en arabe, sauf à devenir de l'arabe classique. Dans *Mère*, et c'est tant mieux, il n'y a pas la place pour que l'écriture verse dans la poésie, tout simplement parce que ma mère était une femme très concrète. L'écriture est en conséquence très râpeuse, âpre, rêche, à l'image de la situation et l'état dans lesquels était ma mère lorsque nous vivions à Paris.

Plus largement, je réalise que ma langue d'écriture n'est ni française ni libanaise, et si je retournais aujourd'hui faire du théâtre au Liban, je serais confronté à un autre choc : même si l'arabe est la langue de la poésie par excellence, ce n'est pas la mienne. Mon écriture est métissée, entrelaçant une phrase de poésie allemande avec une parole de ma mère ou celle d'un autre artiste... une écriture « de coin de table » en somme, « attendant de repartir », comme si ce lien au départ était trop ancré dans mon esprit pour que je m'installe. Et cela agit directement sur la manière et le rythme de l'écriture ; la poésie à laquelle j'accède est celle d'un homme qui n'est pas chez lui. Ce patchwork est une langue de l'exil.

Comment la mémoire de la guerre que vous partagez avec les comédiennes libanaises apparaît-elle au plateau ? Comment résonne-t-elle au présent ?

W.M. – Le collectif au Liban est infiniment puissant. Dans ce tout petit pays où l'on est peu nombreux, le partage est très charnel, la manière de se parler et de vivre ensemble presque familiale, même avec des inconnus. Les enfants libanais appellent « tantes » toutes les femmes et « oncles » tous les hommes. Quand la guerre civile survient au sein d'une telle culture, elle ressemble à la série *Dallas*. On s'en raconte les épisodes. Entre deux bombardements, après des tirs opposant voisins, cousins, frères, on se dit : « c'est pas grave », « ça va aller ». Et encore aujourd'hui, après l'explosion du port et vivant sans électricité, beaucoup se disent : « c'est pas grave », « ça va aller ». Ce n'est pas véritablement de la résilience, mais plutôt « que faire d'autre ? », car de toute façon il faut continuer à vivre ensemble. Aïda Sabra, Odette Makhoulf et moi partageons les mêmes souvenirs. Les scènes que j'écris en pensant à ma mère sont des scènes qu'elles ont vécues. Elles sont si réelles pour nous que la mémoire resurgit de façon naturelle dans le corps et la langue. Mais le plus saisissant est qu'elles disent aussi le présent. Lorsqu'on écoute les actualités de 1983 sur la guerre du Liban, on est stupéfaits tant elles nous catapultent en 2021 : mêmes faits, mêmes personnes. Les chefs des milices d'alors sont toujours ceux qui gouvernent aujourd'hui. Et l'inquiétude des familles d'alors est celle des familles d'aujourd'hui, celle d'Odette Makhoulf par exemple, qui vit toujours au Liban et à qui la question de l'exil se pose sans cesse.

Que dire de l'écho provoqué par la brutalité des souvenirs ?

W.M. – Je n'ai pas connu ma mère autrement qu'inquiète et impatiente, sans aucune place pour l'affection, la tendresse ou la douceur. C'était impossible pour elle à Paris. Au Liban, les gens partageaient sa guerre. À Paris, elle était seule. C'était aux nouvelles télévisées d'Antenne 2 qu'on voyait les bombardements de Beyrouth. Il n'y avait alors évidemment ni portable, ni mail. Et les lignes téléphoniques libanaises étaient souvent coupées. On ne pouvait joindre ses proches. Il fallait vivre, continuer à sortir de chez soi, sans pouvoir partager ses inquiétudes. Ce décalage ahurissant a rendu ma mère folle, répétant à l'envi qu'elle aurait préféré être sous les bombes au Liban qu'à Paris dans cet état flottant. C'est dans cette désillusion que réside la brutalité : elle qui croyait quitter la guerre en quittant le Liban, n'a rien quitté du tout, c'est même pire de loin. Tous les enfants libanais de ma génération ont assisté à cela. Dépositaires de cette charge émotive, chacun de nous se débrouille pour gérer cet héritage-là ; pour ma part, c'est en écrivant.

Entretien réalisé par Marie Bey et Fanély Thirion, octobre 2021

Mes nerfs sont en ruine,
mon âme est en ruine.



Biographies

Wajdi Mouawad

Directeur du Théâtre français du Centre national des Arts à Ottawa de 2007 à 2010, il est artiste associé du festival d'Avignon en 2009 où il crée le quatuor *Le Sang des promesses*, puis s'associe avec ses compagnies de création Abé Carré Cé Carré-Québec et Au Carré de l'Hypoténuse-France au Grand T à Nantes en 2011. Conjointement à la création de *Temps* à la Schaubühne, il se lance dans l'aventure-fluve de porter au plateau les sept tragédies de Sophocle, en opus thématiques *Des Femmes*, *Des Héros*, *Des Mourants*, qu'il réunit ensuite dans une intégrale titrée *Le Dernier jour de sa vie* dans le cadre de Mons 2015, capitale européenne de la culture, en parallèle d'*Avoir 20 ans en 2015*, projet déployé pendant cinq années auprès de 50 adolescents.

Sa première création en tant que directeur de La Colline où il est nommé en avril 2016, *Tous des oiseaux*, jouée près de 200 fois en France et ailleurs, remporte le Grand prix ainsi que le prix de la Meilleure création d'éléments scéniques décernés par l'Association professionnelle de la critique de théâtre, de musique et de danse. Suivent les créations de *Notre innocence* au printemps 2018, *Fauves*, *Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge* avec Arthur H en 2019, *Littoral* dans une nouvelle version en 2020 puis *Racine carrée du verbe être* à l'automne 2022.

Plusieurs de ses spectacles créés précédemment poursuivent leur tournée, comme le solo *Inflammation du verbe vivre* issu du projet *Des Mourants* ; ou encore les trois premières figures de son cycle intitulé *Domestique* avec *Seuls*, présenté plus de 200 fois depuis 2008, *Sœurs* qui a fêté sa 100^e représentation en 2020 à La Colline et *Mère* créé à l'automne 2021.

On compte parmi ses projets extérieurs sa collaboration avec Krzysztof Warlikowski pour *Un tramway nommé désir*, *Contes africains* et

Phèdre(s) en 2016, les mises en scène des

opéras *L'Enlèvement au Sérail* de Mozart aux Opéras de Lyon et de Toronto en 2016 puis *Œdipe* d'Enesco à l'Opéra de Paris en 2021, ou les installations *Créatures* au Château des Ducs de Bretagne à Nantes en 2015 et à l'invitation de la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image à Angoulême, la conception de l'exposition *La Page manquante* en 2022.

Bibliographie – non exhaustive

Les pièces de Wajdi Mouawad sont pour la plupart publiées aux éditions

Leméac Actes Sud-papiers

- Cycle *Le Dernier Jour de sa vie*
Inflammation du verbe vivre, 2016
Les Larmes d'Œdipe, 2016
Traduire Sophocle avec Robert Davreu, coll. « Apprendre », 2011

- Cycle *Domestique*
Mère, 14 septembre 2022
Sœurs, 2015
Seuls chemin, textes et peintures, 2008
- Cycle *Le Sang des promesses*
Ciels, coll. « Babel », 2012
Incendies, coll. « Babel », 2011
Littoral, coll. « Babel », 2010
Forêts, coll. « Babel », 2009
Le Sang des Promesses, 2009

Autres pièces

- Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge*, 2021
- Alphonse*, 2019
- Tous des oiseaux*, coll. « Babel », 2019
- Victoires*, 2016
- Une chienne*, 2016
- Temps*, 2012
- Journée de noces chez les Cromagnons*, 2011
- Les Mains d'Edwige au moment de la naissance*, 2011
- Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*, 2008
- Un obus dans le cœur*, 2017
- Assoiffés*, 2007

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes,
2004
Rêves, 2002
Pacamambo, Poche théâtre 2007
Le Songe, Dramaturges Éditeurs, 1996

Essais littérature

Parole tenue, Les Nuits d'un confinement,
2021
L'Œil, coll. « Beaux-Arts », 2018
Le Poisson soi, coll. « Liberté grande », Les Éditions
du Boréal, 2011

Romans

Anima, 2012
Visage retrouvé, 2002

Entretiens

Tout est écriture, entretiens avec Sylvain Diaz,
coll. « Apprendre », 2017
Qui sommes-nous ? Fragments d'identité,
entretien avec Laure Adler, éditions universitaires
d'Avignon 2011
Architecture d'un marcheur, entretiens avec
Wajdi Mouawad, Jean-Francois Côté, Leméac,
2005
« Je suis le méchant ! », entretiens avec André
Brassard, Leméac, 2004

Odette Makhlouf

Née en 1978 à Jounieh au Liban, Odette Makhlouf est actrice et réalisatrice. Après des études de cinéma et d'audiovisuel à l'Université Saint-Esprit de Kaslik au Liban et à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, elle écrit et réalise deux courts métrages. *Al Hayt (Le Mur)* sorti en 2012, portrait de la société libanaise d'après-guerre, remporte la mention spéciale du jury du Bird's Eye View Film Festival 2013 au Royaume-Uni et le prix du Meilleur premier film au Festival du film libanais 2014. En 2018, elle tourne et monte en super 8 le court métrage *Verbe Retenir*, un essai graphique sur l'amour et la peur de la mort qui remporte le second prix du jury aux 20^e Rencontres Cinéma et Vidéo de Nice. Artiste pluridisciplinaire, elle publie en 2015 un livre de photographies *J'espère revoir ton visage*, dédié à ses proches vivant à Homs en Syrie, témoins de la mémoire d'une ville en pleine destruction. Au cinéma, elle joue en 2016 dans le film *Tramontane* de Vatché Boulgourjian et dernièrement elle interprète le rôle d'Amale aux côtés de Wajdi Mouawad dans le premier long métrage de Chloé Mazlo, *Sous le ciel d'Alice*.

Christine Ockrent

Journaliste et écrivain, Christine Ockrent anime sur France Culture l'émission hebdomadaire « Affaires étrangères ». Elle commente régulièrement l'actualité française et internationale pour la BBC, CNN et d'autres chaînes de télévision et de radio étrangères. Précédemment, elle était Directrice générale déléguée de l'Audiovisuel extérieur de la France, regroupant France 24, RFI, MCD et actionnaire principal de TV5 Monde. Elle a dirigé la rédaction des hebdomadaires l'Express et de L'Européen. Première femme responsable du journal de 20h à la télévision française dans les années 1980, elle a réalisé et présenté plusieurs émissions de débats et de reportages, récompensées par diverses distinctions françaises et étrangères. Elle a également animé des émissions de radio (Europe 1, RTL, France Inter, BFM).

Elle a commencé sa carrière dans les chaînes de télévision américaines NBC News et CBS News où elle a travaillé pendant huit ans pour le magazine d'information « 60 Minutes ».

Christine Ockrent a écrit dix-sept ouvrages dont récemment *L'Empereur et les milliardaires rouges*, un livre-enquête où elle montre le vrai visage du maître de la Chine moderne et de ceux qui dirigent la puissance économique qui fait trembler l'Occident, publié aux Éditions de l'Observatoire.

Elle est membre du conseil d'administration de l'European Council on Foreign Relations (ECFR), du Center for European Reform, de Human Rights Watch France et de la French American Foundation.

Elle est diplômée de l'Institut d'Études politiques de Paris.

Aïda Sabra

Originaire du Liban, Aïda Sabra est actrice, metteuse en scène et écrivaine.

Après avoir obtenu en 1986 un diplôme d'études supérieures en Art dramatique à l'Université libanaise, elle complète sa formation avec un cursus en danse classique et moderne à Beyrouth, Paris et Montréal où elle s'installe de 1990 à 1994. Également formée à l'art de l'expression corporelle et au mime, elle est enseignante en arts scéniques et expression corporelle depuis 1995. Au théâtre, elle travaille notamment avec Faek Homeissi dans *All That Mime, Mime 25, Mime 88 et Mime 86*, spectacles pour lesquels elle reçoit à deux reprises le prix de distinction du Festival de théâtre de Damas, Lina Abiad dans *Le Dictateur* de Issam Mahfouz pièce lauréate en 2013 du Prix Al Sheikh Dr. Bin Mohammad Al-Qasimi du Festival du Théâtre Arabe aux Emirats-Unis, Nehmé Nehmé dans la création collective de *Vitrine*, Jawad el-Assadi dans *Les Femmes du saxophone* ou encore Sophie Gee dans *Habibi's Angels : Commission impossible* de Hoda Adra et Kalale Dalton à Montréal.

Après plusieurs rôles à la télévision libanaise, elle joue au cinéma dans *Al-Najma* de Gilbert Karam, grâce auquel elle obtient le prix de la

Meilleure actrice des Regard de l'Icart Paris 2021, *Bruxelles-Beyrouth* de Thibaut Wohlfahrt et Samir Youssef, *Le Voyageur* de Hadi Ghandour et *Are You Glad I'm Here ?* de Noor Gharzeddine ou encore *Stable Unstable* de Mahmoud Hojeij. Elle écrit et met en scène au Liban huit pièces dont *Delete* en 2013 et *Bref!* l'année suivante, *Mme Najeh et la Clé* en 2015 et dernièrement *Météo Beyrouth*. En 2008, elle ouvre à Beyrouth l'atelier Express et Improve où elle anime toujours aujourd'hui des ateliers artistiques dédiés aux professionnels comme aux amateurs en quête d'une recherche introspective.

En 2016, elle lance une série de courtes vidéos sur les réseaux sociaux *The Adventures of Sitt Najeh* qui atteignent une audience mondiale.

En 2019, le Beirut International Awards Festival lui remet un prix honorifique pour l'ensemble de sa carrière.

*Ce qui est ennuyeux avec la mémoire,
c'est qu'elle croit toujours savoir
quand elle ne fait que raconter des histoires.*

Wajdi Mouawad, *Mère*